

Dans la poursuite de l'article 7, l'on pourrait dire de nous, qu'en quelque sorte, nous fuyons la race qui est la nôtre, ce qui est à mon analyse des plus parlants.

Même si je pense que cette constatation doit être appréhendée en l'autre sens, à savoir qu'il s'agirait plutôt, en termes de distance prise, d'un mouvement généré par notre race à notre propre détriment.

Dit autrement, il n'est pas suffisant d'intituler la race qui est la sienne, pour se convaincre que l'on peut explicitement en revendiquer une.

Voire même, il est à craindre que la possibilité qui vous est offerte d'octroyer un titre, à partir de vous seul, à cet ensemble spécifique qui vous constitue et vous englobe, indique déjà qu'un éloignement symptomatique se constate et qu'il s'avère par définition synonyme de scission.

Formulé de manière différente, l'on peut assurer que de désigner de la sorte un élément quel qu'il soit, exige pour se faire, qu'on puisse au minimum le distinguer, un intervalle, pour que cette manœuvre s'avère possible.

En guise d'exemple et pour reprendre comme il m'est coutumier celui du lion, je prétendrai de celui-ci, qu'il reste en permanence en contact avec le lion qu'il est.

Ontologiquement parlant, le lion étant pour le lion, sur le plan de l'être, une forme de garantie des plus absolues.

Au contraire de nous, si comme nous y consentons, sans cesse nous nommons ce qui nous définit, que celui-ci démontre une nature collective ou individuelle, c'est avant tout que ces affichages sont requis pour contrecarrer, ces espaces grandissants entre nous et nous.

Il est une particularité qui me semble des plus parlantes et que mes détracteurs jugeront comme douteuse, à savoir si je positionne mon chat devant un miroir, l'indifférence qu'il manifeste à ce qui se trouve face à lui, même si sa vue n'est pas des meilleures pour une telle expérience, est de celle que nous empruntons parfois, lorsqu'on nous communique une information, que nous connaissons déjà à ce point, que de nous la transmettre de la sorte nous paraît puérile.

Mon chat ainsi confronté à son apparence paraît avoir pour retour, à son estime une évidence de même acabit, pour savoir plus que tout, au point de ne pas concéder la moindre place à des savoirs subalternes, le chat qu'il est.

Le miroir pour nous, ne nous apprend pas tant qui nous sommes, lorsque nous nous risquons au-devant de lui, par ses reflets celui-ci avant tout, nous rassure en nous persuadant que nous pouvons être encore.

À ce moment de ce chapitre et pour clore cet article, je vais prétendre à la manière d'un résumé, pouvant à lui seul condenser tout mon travail jusqu'à ce jour, disant que nos soucis, qu'ils soient politiques, économiques ou écologiques, ne peuvent être admis comme des problèmes en l'occurrence de base, notre difficulté première et absolue étant d'ordre ontologique.

Nous sommes de moins en moins de ce qui est et cette forme de pénurie croissante de nature ontologique, malgré les apparences, pénalise nos initiatives, en les privant de ce nécessaire qui leur délivrerait cette assise leur permettant au final une stabilité égale à ces productions que le réel génère.

Pour me contredire l'on soulignera nos progrès scientifiques et technologiques, comme preuves que ces gains témoignent à leurs façons d'un supplément de puissance, faisant de nous par répercussion plus encore les humains qu'il nous semble être.

À mon analyse ces accroissements divers, sont autant de parades chargées de compenser ces pertes,

cet être de départ s'enfuyant de nous, étant remplacé par ce que nous concevons pour être inspiré par cette même fuite et ne saurait ontologiquement parlant être, rivaliser avec ce même être manquant.